

Prédication : Grand Temple 9/08/2026

TEXTES : Ésaïe 55.1-3 Matthieu 14.13-21

Notre texte de ce jour commence dans la douleur. Jésus vient d'apprendre la mort de Jean-Baptiste et il ressent le besoin de se retirer, de s'isoler parce que les désillusions et les déconvenues s'enchainent :

A Nazareth Jésus constate que ses enseignements n'intéressent pas les siens. C'est pourtant la ville où il a passé toute son enfance et sa jeunesse. Les gens disent qu'on le connaît trop bien, lui, le fils du charpentier ainsi que toute sa famille, ses sœurs et frères, pour attendre quoi que ce soit de sa part.

Alors il quitte Nazareth et ce sont maintenant les disciples de Jean Baptiste, le dernier et le plus grand des prophètes qui viennent lui annoncer sa mort. Jean Baptiste, exécuté dans des circonstances choquantes et épouvantables. Pour clore une fête d'anniversaire, sa tête est amenée, sur un plat comme trophée, à la compagnie du roi Hérode.

Alors Jésus part seul, loin des gens dans un endroit désert, isolé. Et, sans doute pour éviter d'être rejoint, il monte dans une barque et s'éloigne du rivage. Le voilà donc seul, loin des gens, loin de la terre ferme, loin de tout. Injoignable sur sa barque, il y cherche la solitude, il a besoin de silence, de prière, de vivre le deuil.

Mais rien ne se passe comme prévu : Jésus a été vu, et cela s'est su. La rumeur de sa présence s'est répandue comme une trainée de poudre dans les villages et voilà leurs habitants qui quittent en masse leurs occupations, sortent de leurs maisons accompagnées de malades, pour aller sur la trace de Jésus. Les foules sont là, maintenant, au bord de l'eau. Le texte nous précise « *qu'elles suivent sur la rive le déplacement de Jésus dans sa barque* ».

Mais Jésus s'il reste injoignable n'est pas invisible. La foule voit Jésus et Jésus depuis sa barque voit la foule sur la rive. Alors que va-t-il faire ? ignorer cette foule, tourner son regard en même temps que sa barque et aller encore un peu plus loin pour mettre définitivement de la distance et trouver enfin cette solitude et ce repos auquel il aspire ?

S'il y a quelque chose qui sort de l'ordinaire dans ce récit, c'est d'abord la présence de cette foule pleine d'attentes. Elle vient à pied chercher Jésus. L'évangéliste Matthieu insiste sur le caractère déterminé de ces très nombreuses personnes qui bravent les distances, les difficultés, et longent patiemment la rive. Le récit nous précise que « *Quand Jésus descend de la barque, il voit une grande foule. Son cœur est plein de pitié pour eux, et il guérit leurs malades.* ». La compassion de Jésus, sa capacité à ressentir et à comprendre la souffrance d'autrui, se manifeste de manière profonde et concrète. Il ne se contente pas de voir la foule comme un groupe anonyme : il perçoit leur fatigue, et leur vulnérabilité et il prend soin d'eux.

Toute la journée Jésus guérit les malades. On est maintenant rendu au soir et rien n'indique qu'il cessera bientôt ses activités. Et la foule n'exprime pour sa part, elle

non plus, aucune revendication, aucun manque. C'est alors qu'apparaissent dans notre récit les disciples, visiblement préoccupés. Ils se présentent en lanceur d'alerte. C'est eux qui vont soulever la question du manque, du manque de nourriture dans cet endroit désert, et de la nuit qui va tomber. Les disciples apparaissent pragmatiques et responsables, ils avertissent leur maître et lui suggèrent la réponse parfaitement raisonnable qui s'impose : « *Il est déjà tard et cet endroit est isolé. Renvoie les gens dans les villages. Là, ils pourront acheter quelque chose à manger.* » Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Jésus les renvoie immédiatement à eux-mêmes.

Mais observez la réponse de Jésus. Il leur dit, « *Is n'ont pas besoin d'y aller. Donnez-leur vous-mêmes à manger.* » Voilà une réponse plutôt déroutante et très directive, une rupture dans le sens commun, du bon sens, quand il leur répond de ne pas renvoyer les gens. Si Jésus avait dit, « *Je vais leur donner à manger* » il n'y aurait pas lieu de s'attarder sur ce point. Mais ce n'est pas le propos. Il dit, « *Donnez-leur vous-mêmes à manger* ». Mais alors pourquoi Jésus a-t-il mis sur les épaules de ses disciples la responsabilité de nourrir la foule en sachant qu'il n'y avait rien à donner ? Quel message voulait-il leur transmettre par cet ordre ?

La compréhension assez courante de ce récit, surtout lorsqu'on le relie à d'autres enseignements et interventions de Jésus, est qu'il nous appelle à renoncer à notre égoïsme, à apprendre à partager nos biens avec les autres. Voilà qui est juste et sage. Il est vrai que si chacun de nous donnait un peu de son superflu à ceux qui sont vraiment dans le besoin cela diminuerait d'un seul coup le nombre de personnes qui souffrent, qui sont démunies voir qui meurent de faim. Si nous prenions seulement le temps de vérifier ce dont nous avons vraiment besoin au sens de la prière de Notre Père « *donne nous aujourd'hui notre pain de ce jour* » nous aurions immédiatement de quoi nourrir et prendre soin de beaucoup de personnes. C'est sûrement ce que pensait Jésus et cette idée correspondant parfaitement à ce qu'il voulait, à ce qu'il incarnait.

Mais en même temps cet appel à la compassion, au besoin des autres, ne constitue qu'une partie de la leçon de ce récit. Ce dont il s'agit en premier lieu, ce n'est pas de découvrir son propre superflu. L'histoire tout au contraire commence par la constatation de notre pauvreté. En prenant en compte le peu que l'on a, il est tout à fait impossible, inconcevable de se charger de nourrir 5000 hommes avec femmes et enfants. Et c'est cependant ce miracle de la transformation, de la conversion de notre pauvreté que Jésus souhaite.

Tout se passe comme si on se retrouvait au premier jour de l'Exode, quand Israël traversait le désert au lendemain de la fuite d'Egypte. À ce moment où Moïse au coucher du soleil en était à se demander ce qu'il adviendrait des siens au lendemain. Et voilà que chaque matin sur des pierres du désert, le peuple, c'est-à-dire environ deux millions de personnes, pouvait récolter la manne. Et cette nourriture tombait du ciel de la main de Dieu qui lui donnait de quoi subsister encore pour ce jour et cela a duré 40 ans le temps que ce peuple arrive dans sa terre promise. Cette manne était un signe de la nourriture divine. Elle était un don de dieu et signifie ce qui nous porte dans la vie, ce qui nous fait vraiment exister.

Entendons les paroles du prophète Esaïe que nous lisons tout à l'heure :

*« Vous tous qui avez soif, voici de l'eau, venez ! Même si vous n'avez pas d'argent, venez Achetez à manger, c'est gratuit. Venez, achetez du vin et du lait sans argent. Pourquoi dépenser de l'argent pour quelque chose qui ne nourrit pas ? Pourquoi vous fatiguer pour quelque chose qui ne rassasie pas »*

Ce passage est une invitation pleine de tendresse et de générosité divine. Il s'ouvre sur une image frappante : Dieu appelle *« tous ceux qui ont soif »* à venir boire gratuitement. L'eau, symbole de vie et de purification, représente ici la grâce et la présence de Dieu offertes sans condition.

Le texte élargit ensuite l'image : il ne s'agit pas seulement d'eau, mais aussi de vin et de lait — des mets nourrissants et réjouissants. Cela traduit l'abondance et la richesse spirituelle que Dieu veut donner, bien au-delà de la simple survie.

Ensuite le prophète interpelle : *« Pourquoi dépenser de l'argent pour quelque chose qui ne nourrit pas ? »* C'est un appel à réorienter nos priorités, à chercher ce qui nourrit réellement plutôt que de se perdre dans des satisfactions passagères.

Enfin, Dieu invite à *« tendre l'oreille »* et à *« venir »* vers Lui pour vivre. Il promet *« une alliance éternelle »*, en référence à la fidélité manifestée envers David, signe que cette promesse est solide, durable et fondée sur l'amour.

*« Venez et mangez »* c'est l'invitation d'Esaïe. A la fois cri du cœur et promesse : Dieu offre gratuitement ce qui donne sens, joie et vie, et invite chacun à abandonner les mirages pour entrer dans une relation profonde et éternelle avec Lui.

L'ancien testament nous rapporte aussi d'autres histoires de multiplication des pains, ainsi celle de la veuve de Sarepta qui donna ce que lui restait de farine et d'huile pour nourrir le prophète Élie, un jour où celui-ci était sur le point de mourir de faim. Le pot de cette femme ne cessait de se remplir à mesure qu'elle le vidait. Et voici une histoire toute récente, le témoignage donné par Kamand une jeune réfugiée iranienne. Menacée et maltraitée parce que les autorités la soupçonnent d'être en lien avec des chrétiens, elle réussit après plusieurs tentatives infructueuses à franchir la frontière entre l'Iran et la Turquie mais se trouve alors seule et totalement démunie. Une veille femme qui n'avait pas grand-chose, lui donne un paquet de biscuit, ce sera sa seule nourriture pendant près de deux semaines et elle témoigne à son baptême ici à Lyon dans ce temple, il y quatre ans, de la bonté du Seigneur parce qu'elle n'a pas eue faim pendant tout ce temps. L'échange des histoires de ce genre sont données pour nous éclairer. Nous pouvons être aussi infiniment riches même si nous avons les mains vides, pourvu que celle-ci soit pleine des dons de la compassion.

Mais le récit de la multiplication des pains comporte encore quelque chose de plus beau que ce simple appel à l'humanité. Il nous parle surtout de ce qui constitue le fondement de celle-ci. Ce soir-là Jésus n'a lui-même en main rien qui lui permet de nourrir la foule. Et les disciples sont eux tout aussi démunis. Ils ont entendu que Jésus les invite à se charger eux même de nourrir la foule, ils se tourneront vers cette foule qui a faim pour demander qui aurait de la nourriture à partager. Il se

trouve dans cette immense foule, selon le récit de ce même évènement dans l'évangile de Jean, seulement et uniquement un jeune garçon qui donnera ses cinq pains et ses deux poissons, tout son repas, aux disciples qui reviendront l'apporter à Jésus. Et c'est alors que Jésus commande à la foule de s'asseoir non pas à table, il n'y a ni chaises ni tables dans cet endroit, mais dans l'herbe. C'est sûr, les personnes enfin assises vont pouvoir se reposer. Mais est-ce la seule intention de Jésus ? En agissant ainsi, Jésus change surtout le statut de cette multitude de personnes. Une foule est plutôt un ensemble mouvant et incontrôlable. Mais une fois assise la foule vient à former une assemblée, un immense rassemblement d'invités, de convives. Contrairement à la foule, les convives sont disposés à écouter, à recevoir, à partager.

Il faut savoir qu'en passant à table, la coutume chez les juifs est que le maître de maison dit la prière de bénédiction pour le pain avant de servir les convives. Et c'est bien cela ce qui se passe ce soir-là dans cet endroit désert où les 15000 personnes si l'on compte hommes femmes et enfants sont assis et attendent d'être servis.

Notons qu'ici Jésus n'a pas béni le pain mais Il a béni Son Père. Dans ce passage, comme dans beaucoup d'autres, *bénédiction* désigne l'action de grâce. Remarquons que Jésus n'a pas prié pour un miracle, Il n'a fait que rendre grâce au Père. Il ne s'agit pas d'une formule magique. Le Christ Jésus a souvent rendu grâce avant même de voir la réponse à ses prières. Nous aussi nous pouvons nous fortifier dans la foi en rendant grâce au Père avant même que nos prières soient exaucées.

La nourriture passe de Jésus aux mains des disciples. Des mains des disciples, elle passe à son tour à celles des convives assis sur l'herbe. Ce partage est d'une extrême simplicité. Et tandis que les disciples distribuent le pain aux gens, il en reste toujours suffisamment pour les suivants. Le pain ne s'épuise pas, de sorte qu'il y en a pour tout le monde, tout le monde sans aucune exception. Chacun a mangé ce pain pour lequel Jésus a rendu grâce. Chacun en a été nourri, a eu sa faim satisfaite, a reçu selon son besoin. Tel est le miracle que Jésus a accompli, tel est le signe qu'il donne de la présence de Dieu : non seulement Jésus a nourri cette assemblée, mais surtout il a rassasié chacun d'entre eux, individuellement, selon son besoin.

Et lorsque Jésus donne ce pain, il fait en sorte qu'il en reste encore pour les autres. Comme avec les disciples, plus ce pain est distribué, plus il en reste. Avez-vous remarqué comment ce repas sur l'herbe se termine ? Il y a des restes, non pas des pains mais uniquement des morceaux et cela remplit 12 paniers. Non pas 11 ni 13 mais 12 paniers soit exactement un panier par disciple. Ces morceaux ne sont évidemment pas destinés à être jetés mais sont données pour que les disciples n'oublient pas ce qu'ils viennent de vivre et pour que le souvenir de ce partage arrive jusqu'à nous. Et ce surplus que nous recevons, Jésus nous charge, à notre tour, de le porter et de le distribuer à ceux qui en ont besoin.

Tel est le service fraternel qu'il nous demande d'accomplir. Tel est le partage auquel il nous appelle. Telle est la multiplication qu'il nous demande d'opérer. Jésus fait ici quelque chose que nous sommes nous-mêmes en état de faire à tout moment. Appeler les autres, y compris ceux qui ont faim, à faire confiance. Et à donner ce

qu'ils ont. Certes ils diront qu'ils n'ont déjà pas assez pour eux-mêmes, à plus forte raison pour les autres. Ils auront peur de perdre le peu qu'ils possèdent, leur trop petit trésor et ils chercheront à se cramponner à ce peu de chose. Pourtant cette véritable relation entre les hommes, cette ouverture de chacun à l'autre, ce transfert de bien dans un monde de pauvreté, permet l'émergence, la maturation progressive de la confiance. La multiplication des pains commence quand nous pouvons quitter des yeux notre commune pauvreté, pour tourner notre regard vers le ciel. Nous possédons cette extraordinaire capacité de pouvoir percevoir la vie de l'autre comme un don. Un don qui nous est confié et de découvrir à travers lui ou plus profondément encore, en lui, La grâce du ciel. Cette abondance aussi soudaine que divine a lieu dès que nous accueillons de tout cœur la part de vie dont il nous fait don et que nous la lui rendons comme une bénédiction. A partir du moment où nous pouvons voir l'autre avec les yeux de Dieu qui veut que nous existions dans notre pauvreté, même ce qui est petit, trop petit ou insignifiant mérite que nous lui accordions de l'importance. La vie humaine la plus petite, la plus modeste peut se transformer en richesse divine et cette bénédiction vient alors remplir notre cœur de bonheur.

Dans ce pain partagé et multiplié, il n'y a de place pour aucun calcul, tout le monde mange, tout le monde est rassasié. Mais pourtant tout paraît plus riche plus beau plus fructueux plus utile. Au bout de cette transformation on peut même constater que l'on a plus à la fin qu'au début. Mais impossible de comprendre d'où vient cette richesse sinon en pensant que le ciel lui-même bénit notre dénuement. Quand Dieu donne, il donne en abondance. Quand Dieu nourrit, il rassasie. Quand Dieu bénit, il déborde. Tel est le bienfait qui n'a jamais cessé depuis le soir de la multiplication des pains.

La cène que nous allons à nouveau célébrer dans quelques instants, consiste toujours à faire mémoire de la grâce divine et à nous transmettre le pain, le pain rompu, de main en main, et à élever nos yeux vers le ciel pour recevoir à nouveau notre existence comme une bénédiction. C'est Dieu qui survient dans nos vies et transforme nos lieux de fatigue, de deuil, de manque en lieux de grâce. Au-delà de nos angoisses, au-delà de nos étroitesse, au-delà même de cette catastrophe qu'a été la décapitation du Jean-Baptiste, c'est une profusion, une richesse qui d'une manière jusqu'alors inconnue, jaillit et fait irruption dans nos cœurs. Nous vivrons. Nous vivrons sous le signe du pain partagé. Pain qui se multiplie, si toutefois nous osons le donner aux autres.